

L'homme repoussa le lourd rideau de velours rouge qui occultait la fenêtre et le violent soleil marocain inonda la chambre de sa lumière crue. Il se frotta les yeux encore tout embrumés du sommeil de sa sieste. Dehors la vie semblait figée, comme prise dans le blanc immaculé des façades et des terrasses formant un patchwork chaotique déroulant vers l'horizon jusqu'à la mer qui scintillait plus loin.

Le soleil n'avait pas encore tourné suffisamment pour que l'ombre vienne atténuer la chaleur qui embrasait le balcon. L'homme resta en retrait dans l'encadrement de la fenêtre, il regardait les terrasses du souk comme autant de pavés disjoints et vides dans la fournaise de l'après midi de juin. En se penchant un peu, il vit la ruelle sombre qui serpentait au pied de l'hôtel. A cette heure, la ville était encore endormie et seuls quelques rares touristes avaient le courage d'arpenter les petites rues pittoresques d'Essaouira. Il tourna son regard vers les terrasses environnantes et aperçut une femme sur l'une d'elle. Elle était montée là pour étendre du linge et s'acquittait de sa tâche dans la lumière violente, pliant l'échine pour prendre dans son panier les pièces à étendre et levant les bras pour les disposer sur le fil à linge. La femme était tête nue, l'homme la regarda plus attentivement et son cœur s'étreignit soudain. Une boule d'angoisse et de chagrin vint lui serrer la gorge alors qu'il contemplait la lourde chevelure noire et bouclée qui encadrait le visage de cette femme. Elle n'était pas très grande, son âge devait correspondre au sien, pensa-t-il, à quelques années près, et pour autant qu'il puisse en juger depuis son point d'observation. Il suivait ses gestes gracieux, admirant sa taille fine et ses hanches qui roulaient sous la jupe ample et bleue, au rythme de sa tâche. Il resta dans l'ombre du moucharabieh, observant d'un regard triste cette femme qui s'activait sur la terrasse.

Son esprit lui joua encore une fois des tours en s'envolant vers Venise. Son regard se troubla et il dut fermer les yeux, il frissonna malgré la chaleur ambiante et une angoissante sueur froide lui coula le long des reins. Alors qu'il revivait de pénibles moments, deux larmes avaient coulé entre ses paupières closes. Furtivement il essuya les gouttes qui roulaient sur ses joues creuses et il trouva en lui la force de s'arracher à sa contemplation. Soudain cette chambre d'hôtel ressembla à une cellule de prison, étriquée et inhospitalière. Avec des gestes précis et rapides il saisit un sac à dos patiné et défraîchi par les ans et les voyages. Il y enfourna pêle-mêle son portefeuille, son passeport et un appareil photo numérique. Le miroir de la salle de bains lui renvoya l'image d'un homme aux traits amers, les pommettes hautes et saillantes, dans ce visage maigre encadré d'une spectaculaire et abondante chevelure blanche et bouclée. Les yeux sombres et pénétrants scrutaient la vie du fond de leurs orbites.

Il fit une inspection rapide de sa mise avant de refermer derrière lui la porte et descendre les marches d'une allure pressée. Il voulait respirer un autre air que celui confiné de l'impersonnelle chambre qu'il occupait. Il passa la réception sans éveiller l'homme qui somnolait derrière son comptoir et se retrouva dans la rue ensommeillée et ombreuse. La vue de quelques touristes déambulant le nez en l'air lui apporta un peu d'apaisement et il se fondit dans les groupes anonymes qui arpentaient le souk. Bien vite, il eut soif. Il s'arrêta à la terrasse d'un café sur une place et commanda une bière, attentif aux gens qui passaient tout autour. Il faisait décidément très chaud dans ces petites rues étroites et il décida de rejoindre les remparts de l'antique Mogador. En bord de mer il y avait toujours une brise bienfaisante et ici, à Essaouira, le vent était omniprésent.

Effectivement, un souffle d'air apportait une fraîcheur bienvenue. L'homme s'emplit les poumons des effluves d'iode venus du large. Il aimait marcher et bientôt, il passa des remparts, symboles de la ville ancienne, au port de pêche. Ici, l'ambiance était très différente de celle du souk. Il y retrouva l'atmosphère des ports et des marins qui s'interpellaient à voix haute, criant ici et là au gré de leurs activités multiples. Il contemplait tout ce petit monde avec une certaine bienveillance, il avait lui-même été marin dans une vie antérieure et l'activité portuaire ne lui était jamais indifférente. Aux éclats de voix des matelots, se mêlaient les criaillements des mouettes effrontées et innombrables rôdant et guignant toujours une proie possible. Elles frôlaient les passants avec l'arrogance tranquille que leur conférait une quasi impunité. L'homme s'arrêta et il prit quelques clichés alentour, fixant bateaux, marins ou mouettes pour son éternité à lui. Mais avait-il besoin de ces images ? N'avait-il pas au fond de son âme d'autres souvenirs, plus chers, plus chauds, plus douloureux ?

Il contemplait les flots la gorge étreinte d'émotion, encore une fois Venise s'imposait à lui, la place Saint Marc, le Palais des Doges où ils s'étaient rendus ce matin là. Elle lui avait fait part de son enthousiasme de découvrir le soir même, la Fenice. Elle était fébrile à l'idée d'étrenner la robe achetée pour cette occasion. Il la regardait avec tendresse, imaginant ses boucles brunes ruisselant sur ses épaules et sa robe d'apparat. En attendant, ce matin là, ils arpentaient les salles somptueuses du Palais Des Doges, subjugués par la richesse et la prolifération des finesses artistiques qui les entouraient. Ce voyage, ils l'avaient préparé avec plus de soin que jamais, ils en avaient tant rêvé pendant des années, accumulant toutes sortes de guides touristiques, revues ou brochures afin de se forger de solides réminiscences pour le reste de leurs jours. Venise était l'étape ultime avant l'envol définitif vers l'île de la Réunion où ils poseraient définitivement leurs valises pour vivre le reste de leurs jours à contempler une autre mer. Ils avaient tant de projets, ils avaient encore tant de jours devant eux, et Venise la magnifique s'offrait à leur imagination.

Une mouette braillarde lui frôla l'épaule, passant à la vitesse de l'éclair. Instinctivement, il eut un geste d'évitement de la tête, mais l'oiseau était bien trop habile pour le toucher. Il maudit l'animal et voua toute sa race aux gémonies. Comme tous les marins, il haïssait cordialement mouettes et goélands qui n'hésitent pas à attaquer celui qui par malheur, tombe à la mer. Ses pas l'avaient conduit au chantier naval bruissant d'une activité soutenue. Ici le martèlement des maillets vous cognait jusqu'au cœur. Il prit encore plusieurs clichés des squelettes de bois qui deviendraient rapidement des bateaux racés, taillés pour le grand large, sans oublier les hommes qui travaillaient là, concentrés sur leur labeur. Il resta un long moment, admiratif de leurs gestes, en connaisseur des choses de la mer.

Les marteaux rythmaient le temps, étrangement synchrone avec les battements de son cœur qui soudain s'emballa quand celui de sa compagne flancha au beau milieu de la « Sala del Maggior Consiglio ». Elle s'était effondrée sur le sol de marbre blanc. Il avait voulu la retenir mais son corps n'avait pas plus de consistance qu'un sac de jute vide et il l'accompagna jusqu'au sol, retenant sa tête dans ses mains. Il avait lu de la surprise dans le regard de sa femme et très vite de l'angoisse.

« J'étouffe, j'étouffe » lança-t-elle dans un souffle alors qu'il sombrait à son tour dans la panique. Des éclats de voix autour d'eux, des cris, et au milieu du tumulte elle répétait « J'étouffe, défais moi mon corsage, mon soutien gorge. » Ses doigts tremblants étaient désespérants de maladresse alors

qu'agenouillé là, il perdait pied à son tour. Elle le regardait avec l'avidité de ceux qui sentent qu'ils n'ont plus le temps, qui devinent que leur heure est venue. Elle eut encore un instant pour lui murmurer d'une voix qui s'en allait « Ramène moi la-bas, le Maroc.... » Ensuite, son regard devint vitreux. Vibrant de tout son être, lui tenant la tête sur ses genoux, il s'effondra, anéanti au milieu des richesses ruisselant des murs, du plafond, au milieu d'une foule murmurante et incroyante qui appelait les secours.

Il fut bien incapable de se souvenir des deux journées qui s'ensuivirent, et cette amnésie dura des mois. La nuit, le jour, il ne fit aucune différence, ses pas l'amenaient en pleine nuit à la morgue où elle avait été portée. Le gardien le laissait entrer, gagné par la pitié qu'il inspirait. Et puis son fils le rejoignit et il se laissa mener, il fallait remplir des dossiers, faire des démarches, rassembler les affaires de la morte, tout fourrer pêle-mêle dans les valises et organiser le retour vers la France.

La cérémonie, suivie de l'incinération, il se trouva un beau matin avec une urne encore brûlante entre les mains, tout ce qui restait d'elle. L'étrange vide avait happé sa vie et englouti tout son avenir. Déboussolé, il erra de voyage en voyage, essayant de se défaire de par le vaste monde du fardeau trop lourd de son chagrin...

Quand il reprit conscience, le soir tombait et le chantier était étrangement calme. Le port était livré tout entier aux mouettes qui menaient un sabbat bruyant. Le vieil hippy s'ébroua et reprit à pas pesant son périple de retour vers l'hôtel. Cette fois, sa chambre fut un refuge, il posa son sac sur le lit et ouvrit la porte fenêtre donnant sur le balcon. Le soir bruissait de rumeurs, des odeurs de cuisine montaient de la rue. Il n'avait pas faim, il n'avait surtout pas envie d'affronter la cohabitation avec les autres, il n'en avait pas la force ce soir. Il s'avança sur le balcon et s'appuyant à la rambarde de fer forgé, il laissa l'heure bleue le prendre dans sa douceur et le bercer jusqu'à l'étourdir, le regard perdu du côté de l'océan. Longtemps après que la nuit fut tombée, il reprit le cours de sa vie et rejoignit le lit. Ensuite, les fantômes nocturnes l'emportèrent.

Au matin, il sentit que c'était le bon jour. Les yeux grands ouverts dans la pénombre de la chambre il retrouva la force d'accomplir sa tâche. Sans hâte particulière, il se leva et fit une toilette méticuleuse, choisit une chemisette propre, une de celles qu'elle lui avait offerte au cours d'un de leurs voyages. Il mit son pantalon de lin crème, léger et élégant, avant de passer longuement le peigne dans ses boucles argentées. Le miroir lui renvoyait l'image d'un homme déterminé, grave, aux lèvres minces, pincées comme un trait franc au milieu du visage. Il vérifia le contenu du sac à dos, son portefeuille, son passeport, son appareil photo. Puis il alla à sa valise et il en sortit l'urne en porcelaine bleue de Delft qu'il tint devant lui avec un infini respect avant de l'introduire dans le sac. Il prit le temps de boire un café accompagné d'un croissant dans un petit bistrot du souk, son sac posé près de lui sur une chaise. Quand il eut fini, il mit le sac à l'épaule et il se dirigea vers la station de taxis. Une fois sorti du souk, le vent ébouriffa sa chevelure, il accosta un chauffeur qui rêvassait en écoutant la radio.

« On va où, chef ? »

« Quelque part sur la côte. Dis moi, connais tu un endroit... »

Il arrêta sa phrase, conscient de l'incongruité de sa requête. Le chauffeur attendait, ne voyant rien

venir il tourna la tête vers son client et l'interrogea du regard. Quand leurs yeux se croisèrent, le chauffeur fronça les sourcils percevant le trouble de l'homme assis à l'arrière.

« Quelque chose ne va pas chef ? »

Il déglutit difficilement et trouva la force de formuler sa demande.

« Connais tu un endroit... un endroit où je pourrais... laisser ceci. »

Il montra furtivement au chauffeur l'urne dépassant du sac.

« C'est quoi ? » Fit l'autre qui commençait à comprendre.

« Une urne, avec les cendres de ma femme, elle est née ici, au Maroc et elle a voulu y revenir pour l'éternité. »

Le chauffeur plongea dans une réflexion profonde, sa main caressant son menton noir d'une barbe de deux jours.

« Oui j'ai ce qu'il te faut » finit il par dire.

« Alors, on y va. »

Il n'y eut pas d'autre échange en cour de route, par pudeur et par recueillement.

« Ici ? » Interrogea le marocain en embrassant le lieu d'un geste du bras. Ils étaient en bord de mer, dans une sorte de jardin abandonné à la luxuriance. On distinguait plus loin la silhouette sombre d'un bâtiment qu'on imaginait en ruine. Tout autour une faune ailée pépiait dans des froufroutements d'ailes qui caressaient les feuilles d'eucalyptus dans des éclairs colorés. L'homme contemplait l'espace qu'on lui proposait.

« Ce sera bien ici. » Balbutia-t-il au comble de l'émotion.

« C'est un ancien palais mauresque, il est à l'abandon et il s'ensable, c'est dommage. Fit le chauffeur. J'ai une pelle dans le coffre si tu veux . »

L'homme acquiesça et descendit de voiture pendant que le chauffeur faisait le tour de la voiture pour tendre la pelle à son client.

Le lieu dégageait une singulière sérénité fleurie d'essences diverses qui avaient dues être jadis de magnifiques frondaisons. Les lauriers roses et blancs proliféraient en une anarchie joyeuse. Notre homme s'avança au milieu des arbustes, provoquant les pépiements désapprobateurs des oiseaux qui s'envolaient à la hâte au fur et à mesure de sa progression. Il s'arrêta au milieu d'une sorte de clairière et entreprit de creuser un trou suffisamment profond pour y déposer son urne. Quand il fut satisfait de son travail, il ouvrit l'urne, y plongea la main et répandit une poignée de cendre dans la clairière, puis il reboucha le réceptacle et le déposa au fond du trou qu'il venait de creuser. Il contempla un instant le bleu de Delphes au fond de la terre rouge. Envahi d'émotion, les yeux troublés par les larmes, il entreprit de refermer cette page de sa vie et d'effacer toutes traces de son passage.

Le chauffeur du taxi l'attendait, adossé à la voiture, fumant une cigarette. Quand l'homme approcha, il nota ses yeux rougis et il lui ouvrit la portière avec respect. Il garda le silence le temps du retour tandis que son passager regardait sans le voir le panorama qui défilait devant ses yeux.

Ils se quittèrent à leur point de départ, le chauffeur regarda s'éloigner son généreux et singulier client. Il ne se retourna pas, le livre s'était clos, il marchait vers une autre vie.

